


OIR
483

NOUVELLE PASQUILLE
SUR LES AMOURS
De Lucas et Claudine.



PASQUILLE NOUVELLE
SUR LES AMOURS 
de Lucas et Claudine.

L U C A S.

A H ! que je suis malheureux
Depuis que je suis amoureux !
Je passe les nuits sans dormir ,
A soupirer et à gémir ;
L'amour, depuis la mi-carême ,
M'a rendu tout jaune et tout blême ;
J'étois gras comme un harang saur ,
Mais l'amour me tourmente si fort ,
Que j'en ai perdu toute ma graisse ;
Mon visage et mes pauvres fesses ,
Mes cuisses, mes bras et mes hanches ,
Sont aussi gras que des planches ;
J'ai le dos sec comme une étrille ,
L'amour me donne si fort la gratte
Qu'il m'en fait enfler la rate.
Il y a long-temps que je soupire ,
On a beau faire, on a beau dire ,
Je veux, pour éteindre ma flamme ,
Prendre tout-à-l'heure une femme ;
Quand elle n'auroit pas un denier ,
C'en est fait, je veux me marier.
Les garçons de notre village ,

A 2

Tous les jours se mettent en ménage ;
 Parsangé j'en aurai ma part ,
 Quand je devrois être cornard ;
 S'ils sont tretsous bien amoureux ,
 Je le suis donc tout autant qu'eux ;
 Mais peste, quels étourdis !
 Tous ces amoureux transis
 Choisissent les filles les plus belles ,
 Et moi, comme Jean-de Nivelles ,
 Je n'aurai plus que le frétin ;
 Voilà déjà la grande Catin
 Qui va se marier Lundi
 Pauline, Marion, Grimbelles ,
 Qui sont du village les plus belles ,
 Se sont, la semaine passée ,
 Avec leurs amoureux, fiancées ,
 Et la fille de Martial Pautau ,
 Avec Nicolas Tuyau ;
 Et Thybault, Porte-Malheur
 Se va marier avec la sœur
 De défunt George Guignon ;
 La nièce à Martin Pignon
 Prétend, le jour du mardi gras ,
 Epouser le grand Thomas ;
 Parsangé j'en voudrais rire ,
 J'avons comme eux, aussi bien dire ,
 Quoique j'aye la tête pelée ,
 J'en veux tirer ma raclée.
 J'ai fait l'amour autrefois
 A la belle Claudine Dubois ;
 Peut-être bien qu'elle m'aime encore ,
 Je sais fort bien sa demeure ,
 Je m'en vais la voir tout-à-l'heure ;
 Mordienne hasardons le paquet :
 Voyons, mettons notre toquet,

Mes bas et hauts-de-chausses de flanelle ,
 Et mon collet à dentelle ;
 Quand j'aurai mon beau chapiau ,
 Et débarbouillé mon musiau ,
 Je lui donnerai dans la vue ,
 A la première entrevue ;
 Ses beaux yeux me troublent la cervelle ,
 Sans badiner je vais chez elle ,
 Tatigué ! les beaux compliments
 Que je vas lui faire en entrant !
 J'ai bien étudié ma leçon.
 Bon, me voilà proche sa maison ;
 Il faut d'une agréable sorte ,
 Frapper comme il faut à la porte ;
 Pan, pan... Holà, Claudine, holà ;
 Vite, morbleu, c'est Lucas qui est là.
 Je n'en puis plus, tôt, tôt ,
 Claudine, ouvres-moi au plutôt ,
 Ou je vais crever à ta porte ;
 C'est l'amour qui me transporte ,
 Pour tes beaux yeux double carogne ,
 Jamais la gale ni la rogne
 Ne m'ont tant donné d'ennui ,
 Que j'en ai pour toi aujourd'hui.
Claudine. Qui est donc ce sot animal ,
 Qui vient ici comme un brutal ,
 Chanter ces litanies sauvages ?
 V'là encore un plaisant visage.
Lucas. C'est pourtant moi, ma Claudine ,
 Tout biau, ne me fais point la mine ,
 Car, vois-tu, je suis amoureux ,
 Regardes-moi entre deux yeux ,
 Tu verras à mon visage
 Que l'amour m'a mis tout en nage.
Claudine. Ah ! c'est toi, mon pauvre Lucas ,
 Je ne te reconnoissois pas ;

Ah ! que tu sais bien dire ,
 Je ne puis m'empêcher de rire ;
 Ton compliment si fort me touche .
 Que l'eau m'en vient à la bouche .
 J'en ai le visage tout blême .
 Tout de bon , Lucas , est-ce que tu m'aimes ?

Lucas. Parsangué tu me la baille belle ,
 Je l'aime mieux qu'une demoiselle ;
 Tu as un certain je ne sais quoi ,
 Qui est fait tout exprès pour moi ,
 Quand j'suis auprès de ta figure ,
 Il m'semble que j'mange des confitures .
 Mordienne , que je suis aise ,
 Claudine , il faut que je te baise .

Claudine. Tout biau , tout biau , Lucas ,
 Doucement ne t'échauffe pas ,
 Car j'appréhende la baisure
 Autant que la brûlure ,
 Je n'veux pas que ton nez camard
 Frotte sa couenne contre mon lard .

Lucas. Claudine , tu me désole ,
 Quand tu ne veux pas que je t'accole ,
 L'amour me rebutte si fort l'esprit ,
 Que j'en vais crever de dépit .
Claudine. baises-moi un petit morciau ,
 Va , j'ai bien lavé mon musiau .

Claudine. Quand tu aurois lavé ton corps ,
 Et par dedans , et par dehors ,
 Depuis le haut jusqu'en bas ,
 Non , tu ne me baiseras pas .
 Si tu m'aimois d'une bonne sorte ,
 Tu ne viendrois point à ma porte ,
 M'enguilbander d'une façon
 Qui n'a ni rime ni raison .

Lucas. Il ne faut pas qu'ça t'épouvante ,
 C'est l'amour qui me tourmente ;

Il m'a rendu langoureux
 Tout comme un âne morveux .
 Tiens , Claudine , crois moi ,
 Toutes les fois que je pense à toi ,
 L'amour me prend comme la fièvre ,
 Et me fait courir comme un lièvre
 Qui est poursuivi par des levriers
 Au travers des halliers .

Claudine. Hélas ! qu'est ce que tu me dis ?
 J'en ai tous mes sens transis .
 Lucas , je ne te dirai plus rien ,
 Tu es amoureux , je le vois bien ,
 Ce n'est point le diable qui te tente ,
 C'est l'amour qui te tourmente ;
 Quand je t'écoutois bien dire ,
 Je croyois que tu voulois rire .

Lucas. Pour rite ? va , va , j'en rirons bien mieux
 Quand je serons mariés tous deux .

Claudine. Te voilà tout hors d'haleine ,
 Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ?

Lucas. Ne t'ai-je pas bien dit
 Que l'amour m'a tout interdit ?
 Tu as bien fait d'ouvrir la porte ,
 Car j'allois dans ma culotte ,
 Ne , t'en déplaît , faire ca ca .
 Oui , par ma foi , ca ca ,

Mes tripes et mes boudins
 Se remuent comme des diabolins ,
 L'amour m'a émouvé la bile ,
 D'une force si terrible ,
 Que j'en crève dans ma peau .
 L'amour est un grand embarras !
 Claudine , tu ne me réponds pas .

Claudine. Vraiment , Lucas , je t'entends bien ;
 Tu es amoureux , je le vois bien ;
 Dis-moi un peu , entre nous deux ,

Dè qui donc es-tu amoureux ?

Lucas. Par la morguene j'enrage
Quand on n'entend point mon langage.

Je suis amoureux de ta piau,
De ta frisure, de ton musiau,
Tes yeux ont gribouilli mon ame,
Je prétends que tu sois ma femme,
Sans tant faire de tripotage,
Je veux t'avoir en mariage;
Quand nous serons mariés tous deux,
Je crois que nous serons heureux.

Claudine. Je sens une douleur extrême
Quand je pense à ta peine,
Lucas, declares-moi ton cœur,
Afin d'apaiser ma douleur,
Car je sens que la colique
Me darde et me pique;
Mets-moi mon esprit hors de peine,
Dis-moi tout de bon si tu m'aimes.

Lucas. Je t'aime si bien et si biau;
Que j'en creve dans ma piau;
Ton visage et tes traits,
Ont crevé mon cœur de cent traits;
Tes petits yeux de papillon
Ont mis ma rate au courbouillon;
Ton nez camus et tes dents blanches
M'ont déchiqueté toutes les hanches;
Quand je vois tes cheveux blonds,
Quand je pense à ton visage,
Je ne mange plus de potage;
Et quand j'entends ta parole,
Mon esprit ne sait où il s'envole;
Enfin, tous les plus grands maux
Ont pénétré jusques dans mes os.

Claudine. Ah ! je ne sais plus où j'en suis,

Sans y penser je m'évanouis;
Lucas, n'en dis pas davantage,
Car tes beaux compliments m'outragent;
Je pleure sans verser des larmes;
Tais-toi, Lucas, je serai ta femme;
Va, ne te mets point en peine;
Mets ta main dedans la mienne;
Puisque tu es mon favori.
Je veux que tu sois mon mari.

Lucas. Tu veux donc bien que je te baise ?

Claudine. Oui, Lucas, ne fais point le blaise ?
Baises-moi, bras dessus, bras dessous;
Lucas, baises-moi, tout ton saoul.

Lucas. Je crois que j'ai la pépie,
Car mon cœur saute comme une pie;
Crainte de gâter la chair blanche,
Je me suis mouché sur ma manche;
C'est mon mouchoir de tous les jours.

Claudine. j'aurai donc tes amours ?

Claudine. Oui, Lucas, pour finir l'affaire,
Nous irons demain chez le notaire,
Et après demain tout d'un temps,
Nous ferons publier nos bans,
Pour nous marier mercredi,
Afin que tu sois Jean jeudi.

Lucas. Qu'est-ce que tu dis donc, Claudine ?

Claudine. Tu n'aimes rien qu'à badiner;
Sais-tu qu'à force de baiser,
Que tu m'vas user tout le visage;
Et puis quand nous serons en ménage,
Qu'est-ce que tu baiseras ? mes fesses;
Modères un peu tes caresses.

Lucas. Bon, bon, Claudine, tu m'amuses ?
Est-ce qu'en baisant, le visage s'use ?

Claudine. Vraiment, mon pauvre Lucas,
Quoi, tu ne le pensois donc pas.



Lucas. En voilà la première nouvelle ;
Mordienne, cela me trouble la cervelle.

Claudine. Cela n'est, n'te fâche pas ;
A demain, bon soir, mon ami Lucas.

Lucas. Bon soir, ma petite moutonne,
Bon soir, ma petite folichonne,
Bon soir, ma petite folle ;
Bon soir, ma petite croquignole,
Bon soir, bon soir ; enfin n'importe pas ;
Je m'en vais coucher de ce pas.

FIN.

A L E L I S,
Chez P. G. GODERFE, rue de Néménya.

1812.

